

Cet ouvrage collectif rassemble des contributions centrées sur le thème des mobilités grecques dans l'espace méditerranéen, de l'époque archaïque au début de l'époque hellénistique. Ce thème des mobilités a été l'objet d'un très fort renouvellement conceptuel au cours des vingt dernières années, notamment par la sollicitation des notions de réseaux et d'ethnicité. Tel qu'il a été conçu, l'ouvrage se présente à la fois comme un nécessaire bilan historiographique et épistémologique et comme l'occasion d'approfondir et d'évaluer ces notions.

Le bilan et les perspectives offertes dans ce livre répondent ainsi à une exigence scientifique et à une attente générale puisque la question des mobilités et des diasporas grecques est au cœur du programme des concours du CAPES d'histoire géographie et de l'agrégation d'histoire.

The essays collected in this volume focus on the question of Greek mobility in the Mediterranean, from Archaic times down to the beginning of the Hellenistic period. This field of study has seen important theoretical progress in the last twenty years, most notably through the application of notions centred on the concept of ethnicity and on the role played by networks. This book sets out to assess these trends, from both historiographic and epistemological viewpoints, and to evaluate the scientific value of these approaches.

The overview and assessment offered here fill a recognized gap in our knowledge and are particularly timely, since the subject of mobility and of Greek diasporas is currently part of the curriculum studied by French students seeking qualification as professors of history and geography.

isbn 978-2-35613-074-7
issn 1298-1990



(01) 97823561307472

prix 18 €

<http://ausonius.u-bordeaux3.fr/EditionsAusonius>

SA⁴⁶



Scripta Antiqua 46

Ausonius

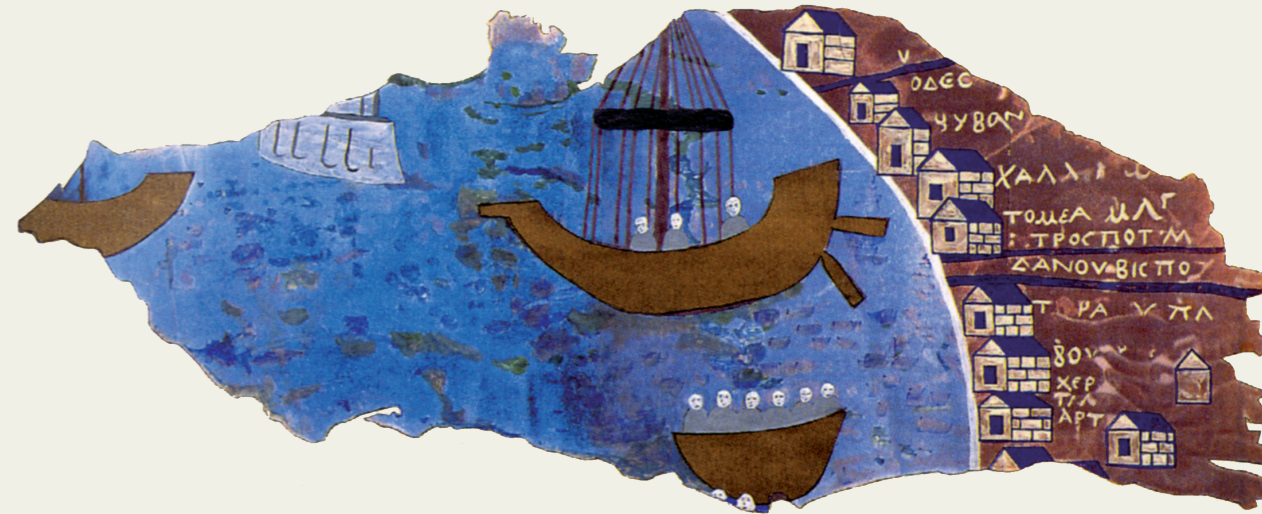
Laurent Capdetrey, Julien Zurbach

Mobilités grecques

Mobilités grecques

Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique

sous la direction de
**Laurent
CAPDETREY
& Julien
ZURBACH**



Mobilités grecques

Laurent Capdetrey est maître de conférences d'histoire grecque à l'université Michel de Montaigne - Bordeaux 3.
laurent.capdetrey@u-bordeaux3.fr.

Julien Zurbach est maître de conférences d'histoire grecque à l'École normale supérieure (Paris).
julien.zurbach@ens.fr.

Ausonius Éditions
— Scripta Antiqua 46 —

Mobilités grecques.
Mouvements, réseaux, contacts en Méditerranée,
de l'époque archaïque à l'époque hellénistique

sous la direction de
Laurent CAPDETREY
& Julien ZURBACH

ouvrage édité avec le soutien de
l'UMR 7041 Arscan, de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie René Ginouvès,
du département d'histoire de l'École normale supérieure et de l'Institut Ausonius

Diffusion De Boccard 11 rue de Médicis F - 75006 Paris
— Bordeaux 2012 —

AUSONIUS
Maison de l'Archéologie
F - 33607 Pessac cedex
<http://ausonius.u-bordeaux3.fr/EditionsAusonius>



Diffusion De Boccard
11 rue de Médicis
75006 Paris
<http://www.deboccard.com>

Directeur des Publications : Olivier Devillers
Secrétaires des Publications : Stéphanie Vincent, avec la collaboration de Nathalie Pexoto & Nathalie Tran
Graphisme de Couverture : Stéphanie Vincent
© AUSONIUS 2012
ISSN : 1298-1990
ISBN : 978-2-35613-074-7

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie BM
Z.I. de Canéjan
14, rue Pierre Paul de Riquet
F - 33610 Canéjan

octobre 2012

Illustration de couverture :

Le "bouclier" de Doura-Europos, fragment de cuir peint représentant le Pont-Euxin.
Redessiné par Jean-Claude Golvin dans Reddé, M. & J.-Cl. Golvin (2005) : *Voyages sur la Méditerranée romaine*, Errance, p. 131.

4

Réseaux

Quatrième partie

Réseaux

Parmi les outils récemment apparus, les réseaux ont une place particulière. Ils figurent – comme *networks* – dans le titre de plusieurs livres et colloques récents. On reviendra succinctement en conclusion sur l’histoire de ce concept. Il suffit pour le moment de relever sa remarquable capacité à s’imposer. D’usage courant dans les sciences sociales depuis les années 1980, il est d’abord apparu en protohistoire égéenne comme pendant de l’insularité¹, mais ce n’est que dans les années qui ont suivi le changement de millénaire qu’il a été vraiment utilisé dans les études sur le monde grec. On lui a cependant fait immédiatement jouer un rôle essentiel, consistant le plus souvent en une proposition de réécriture d’un vieux problème à la lumière des réseaux, qu’il s’agisse de toute la cité grecque ou “seulement” de l’empire athénien ou de l’identité grecque. Le moins qu’on puisse dire est que la notion de réseau utilisée dans ces travaux n’est pas toujours très claire. Il existe de très utiles mises au point sur ce thème, insistant notamment sur le fait que le réseau n’est pas un objet, mais un outil. Le plus urgent était donc de demander à des spécialistes de questions de nature diverse d’aborder leur domaine en testant cet outil. C’est ce que font les contributions suivantes : M. Dana sur la circulation des intellectuels, J.-C. Sourisseau sur les échanges en Méditerranée occidentale, D. Agut-Labordère sur les relations diplomatiques entre Égypte et monde grec.

1 Broodbank, C. (2000) : *An Island Archaeology of the Early Cyclades*, Cambridge, notamment le chapitre 6 intitulé “Small Worlds”.

Documents archéologiques et réseaux d'échanges en Méditerranée centrale (VIII^e-VII^e s. a.C.)¹

Jean-Christophe Sourisseau

Lorsque les archéologues spécialistes des cultures méditerranéennes évoquent le problème des réseaux d'échanges², leurs discours se heurtent de manière plus ou moins directe à deux problèmes imbriqués. D'une part, un problème de définition : qu'entend-on par réseau ? et d'autre part, et selon l'ébauche de réponse proposée à la première question, quels documents archéologiques peuvent-ils être mobilisés non seulement pour les illustrer, mais surtout pour en proposer une approche analytique critique, voire une caractérisation ? Car le problème est bien là, les documents archéologiques, en soi, ne disent rien si on se contente de les juxtaposer ou de les évoquer de façon isolée ou partielle.

La problématique s'inscrit donc dans une démarche à deux niveaux et qu'il est possible de résumer par deux questions fondamentales.

Quelle définition pour le concept de réseau ?

Le concept est-il heuristique dans le cadre d'une démarche qui vise à mettre en perspective les flux de marchandises dans la Méditerranée ancienne caractérisés notamment par la documentation archéologique ?

Pour illustrer mon propos et compte tenu de la complexité du problème posé, j'ai choisi de ne traiter qu'un seul exemple, celui des circulations occidentales des VIII^e et VII^e s. en Méditerranée centrale et plus globalement occidentale en tentant d'y apporter un regard partiellement nouveau reposant sur l'introduction de nouveaux documents, notamment la diffusion de certaines denrées agricoles révélées par les vases-conteneurs ayant permis leur transport et désignés sous le terme d'amphores de transport. Ce choix ne doit rien au hasard, car il place le débat à un moment charnière de l'histoire méditerranéenne, celui des premières installations grecques en Occident qui, au-delà du cadre strictement grec, s'intègrent dans une série de phénomènes contemporains particulièrement complexes. La question est de savoir si une lecture en termes de réseaux est possible et si elle apporte ou non un éclairage nouveau.

RÉSEAUX D'ÉCHANGES : QUELLE DÉFINITION ?

Avant d'aborder la confrontation entre documents archéologiques et caractérisation des réseaux, je voudrais d'abord examiner la notion de réseau pour en préciser l'usage qu'en font les archéologues. Pour cela, j'explorerai rapidement les champs de la géographie et des sciences sociales plutôt que de m'en remettre à une position de principe qui fonde a priori la notion de réseau comme élément structurant des sociétés antiques³.

Si l'on s'en tient à la définition des géographes du concept de réseau⁴, il faut envisager une première distinction entre réseaux matériels et réseaux immatériels. Les premiers renvoient au "treillage de l'espace" qui se matérialise notamment par les infrastructures routières et qui ne nous intéresseront que peu ici. Les seconds, dits immatériels, renvoient explicitement à la sphère

1 Sauf mention contraire, toutes les dates mentionnées dans cette contribution s'entendent désormais a.C.

2 Voir par exemple Morel 1997 et 1998.

3 Voir notamment Malkin 2011.

4 J'emprunterai la mienne à l'ouvrage suivant : Brunet 1992, 430-431.

des flux, de quelque nature qu'ils soient : flux de marchandises, d'objets, d'idées, d'hommes et de techniques. C'est donc à cette partie immatérielle des réseaux que je m'attacherai en précisant néanmoins deux points fondamentaux pour leur définition. Le réseau de type immatériel ne peut exister que s'il s'inscrit dans un espace. Le notre sera en grande partie maritime, mais également terrestre, puisque le réseau a pour objectif, toujours pour les géographes, de "lier des lieux entre eux", ce qui en fait un "être géographique majeur". La structure des réseaux, constituée de nœuds, de segments et d'arcs reliés entre eux définit des réseaux élémentaires (sans arcs) ou hiérarchisés à structure centralisée ou complexe. Nous le verrons, ce sont les réseaux hiérarchisés complexes qui vont évidemment nous occuper. Enfin, ce qui justifie aussi l'existence du réseau, c'est qu'il s'inscrit dans une durée qui offre la possibilité de constater quelque permanence.

Les travaux des sociologues et des ethno-sociologues ont permis d'enrichir le concept en montrant que "les réseaux ont pour particularité d'être mouvants, enchâssés, imbriqués les uns dans les autres et surtout de n'avoir pas de 'frontières' précises, à la différence des "groupes" et des 'cercles' d'appartenance souvent faciles à circonscrire"⁵. Il y a dans ce point de vue du problème un enrichissement indéniable de la définition des géographes. Le caractère non statique du réseau, en perpétuelle évolution en fonction des contextes, est mis en avant, ce qui me semble fondamental. Mais dans le même temps les sciences sociales ne nous fournissent pas de cadre conceptuel global, carence forte soulignée dans les travaux les plus récents sur le sujet par les anthropologues⁶ et les sociologues⁷ eux-mêmes.

La notion de réseau est donc une construction moderne, dont la définition est encore assez floue dans le domaine des sciences sociales. Les archéologues et les historiens s'en sont néanmoins emparé depuis de nombreuses années afin de rendre lisible l'idée qu'ils se font de la structuration des flux de quelque nature qu'ils soient, à partir de la documentation dont ils disposent et des sources littéraires, appliquant une méthode combinatoire parfois un peu hasardeuse, sachant que le niveau de connaissances et le regard qu'on porte sur l'ensemble de cette documentation est en perpétuelle évolution. La recherche sur les productions céramiques archaïques et sur les amphores de transport notamment a beaucoup évolué ces dernières années et il faut en tenir compte. Cette construction est donc périodiquement revisitée en fonction d'éléments externes qui sont l'analyse renouvelée des sources littéraires (rares, mais très importantes pour l'archaïsme) et des éléments internes liés à l'inexorable accroissement du corpus archéologique associé à la mise en œuvre de nouvelles procédures méthodologiques d'approche de cette documentation. Je pense ici notamment aux approches quantitatives. Pour autant, la notion reste très difficile à manier faute d'encadrement conceptuel.

ÉCHANGES ET RÉSEAUX EN MÉDITERRANÉE CENTRALE DES VIII^e ET VII^e S. : BREF POINT HISTORIOGRAPHIQUE

Il n'est pas question ici de reprendre dans le détail l'évolution du débat historiographique sur le thème des échanges et des réseaux concernant la période envisagée et le secteur considéré. On se reportera pour cela aux travaux de M. Gras, notamment l'article consacré à "L'Economia"

5 Ducloux 2012.

6 Ducloux 2012.

7 Voir notamment Bastin 2010.

paru en 1989 dans le cadre des congrès de Tarente⁸ et à plusieurs autres contributions plus récentes⁹. Pour l'historiographie des dix dernières années, on consultera les premiers chapitres du dernier ouvrage de P. G. Guzzo¹⁰.

Néanmoins, je retiendrai de ces travaux que l'on est progressivement passé en 60 ans de recherches d'une approche fondamentalement moderniste, à la fois dans l'analyse des sources et de la documentation archéologique, à une situation beaucoup plus structurée et nuancée, grâce à l'apport fondamental de l'anthropologie historique et de ce point de vue, les contributions de E. Lepore, puis de A. Mele ont été décisives¹¹, même si la confrontation avec les données archéologiques est parfois difficile. Pour exemple, dans cette optique et en réaction à une approche empreinte de modernisme, M. Gras réagissait en 1996¹² en récusant le terme de "routes commerciales" lourd de sous-entendus. Il s'inscrivait ainsi dans un courant d'analyse des échanges archaïques morcelés, fait de multiples redistributions et donc peu compatibles avec l'idée évoquée par le terme de route commerciale à caractère transméditerranéen.

Je retiendrai également que l'approche des flux d'échanges ne peut plus aujourd'hui rester confinée dans le cadre des champs académiques traditionnels que sont, d'une part, l'archéologie dite historique et l'archéologie protohistorique et, d'autre part, l'archéologie du monde grec occidental et celle des autres domaines culturels contemporains (mondes phénico-punique et étrusque par exemple). Les processus d'échanges, et l'archéologie le démontre aisément¹³, s'affranchissent très largement de ces cloisonnements modernes et constituent un élément majeur dans les phénomènes d'interculturalité qui façonnent, au moins pour partie, les dynamiques historiques méditerranéennes. Il en résulte que le regard qu'on doit porter aujourd'hui sur ces thématiques n'est pas nécessairement et strictement lié aux points d'ancrages traditionnels que sont, notamment, les dates d'installations des établissements grecs d'Occident, ce qui, s'il fallait encore le dire, contribue à rendre caduque la notion de précolonisation¹⁴ telle qu'elle était conçue dans les années 1960.

Un autre point important pour nous aujourd'hui réside dans le fait que la recherche de ces dernières années a contribué à montrer que durant la période envisagée, les formes de l'échange se sont progressivement et profondément modifiées¹⁵. D'une part du fait de l'émergence progressive du marchand professionnel, l'*emporos*, mais aussi du fait de l'implantation à divers moments de nouvelles communautés, notamment grecques, en Méditerranée occidentale, du fait également de la transformation graduelle des sociétés réceptrices, de leur cadre social, de leurs économies agraires et de leurs besoins.

Je noterai pour finir que, bien qu'on les considère comme morcelés les réseaux sont dans la plupart des cas conçus comme drainant des flux de produits depuis l'Est vers l'Ouest, sans

8 Gras 1989.

9 Gras 1996 ; Gras 1999 ; Schnapp 1999, 63-69 ; Gras 2000.

10 Guzzo 2011.

11 Par exemple : Lepore 2000 ; Mele 1979 et Mele 1988, 57-68.

12 Gras 1996.

13 Voir notamment les enquêtes régionales menées ces dernières années en Calabre (Mercuri 2004) ou en contexte tyrrhénien (Esposito 2010, avec une vaste bibliographie), après les travaux précurseurs de Gras 1985.

14 Sur ce point, voir les remarques dans Gras 1999, 9-10.

15 Mele 1979. Pour une mise en perspective archéologique des travaux de Mele et pour le cas particulier du Midi de la Gaule, voir Bats 1998.

qu'en cours de route les cargaisons ne s'enrichissent de produits occidentaux, notamment grecs, mais pas seulement, et participent ainsi à la transformation des économies locales, voire à leur stimulation et donc à la mutation des réseaux. Il est vrai que les progrès récemment accomplis dans l'étude des amphores notamment ont sensiblement modifié ce point de vue¹⁶. Les modes de publications également, puisqu'aujourd'hui, il n'est plus de mise de ne publier que partiellement les données d'une fouille, sans approche quantitative en particulier.

LES FAITS ARCHÉOLOGIQUES

Premier point : quelles quantités ? ou plus précisément, que représentent en termes de volumes les flux de produits et d'objets pour la période considérée ?

C'est une question fondamentale à laquelle on ne peut évidemment pas répondre avec des chiffres exprimés en valeur absolue. Nous sommes contraints de contourner l'obstacle en proposant une approche comparative relative.

L'essentiel des produits échangés transitaient par la mer, donc par l'intermédiaire de bateaux et l'archéologie sous-marine s'est tenue depuis sa genèse récente, dans les années 1950, à un inventaire des épaves qui est pour nous lourd d'enseignements. Les résultats sont évidemment inégaux selon les secteurs de la Méditerranée, compte tenu de la vitalité plus ou moins affirmée des écoles d'archéologie sous-marine et des structures administratives mises en place par les États, mais peu importe. Examinons la répartition globale des découvertes en Méditerranée, réparties par siècles, d'après le travail de synthèse de A. J. Parker¹⁷, auquel j'ai ajouté les découvertes récentes¹⁸, parfois inédites¹⁹, concernant l'époque archaïque (fig. 1).

Force est de constater que le nombre d'épaves des VIII^e et VII^e s. est très faible au regard de celles qui sont datées entre le II^e siècle a.C. et le II^e siècle p.C. Ce qui peut se traduire par l'idée que les trafics maritimes étaient relativement limités durant le haut archaïsme. Il y a là une confirmation de ce que l'analyse des quelques textes évoquant ces périodes nous livrent sur une navigation occasionnelle, saisonnière dans un espace maritime encore mal maîtrisé et drainant de faibles volumes de marchandises. Nous sommes dans le monde de la praxis homérique sur laquelle on peut renvoyer aux travaux de A. Mele. Le VI^e s. enregistre en revanche un nombre plus important d'épaves, tendance qui s'accroît au V^e s. L'émergence de l'*emporion* et de la figure du marchand professionnel, de plus en plus autonome vis-à-vis de la production des produits

16 Voir par exemple : Sourisseau 2011.

17 Parker 1992.

18 Il n'est pas le lieu ici de proposer un inventaire critique précis des découvertes. Néanmoins, pour les VIII^e et VII^e s., voir les inventaires récemment mis à jour : Nantet 2010. Voir également la découverte récente, mais encore peu documentée de deux épaves probablement du VII^e s. le long des côtes sud de la péninsule anatolienne : Greene *et al.* 2011. En complément de l'ouvrage de Parker, signalons, pour le VI^e s., les épaves de Pabuç Burnu (Greene *et al.* 2008) et du Circeo (Gianfrotta 1988) ; pour le V^e s., on peut également ajouter les épaves de Tektas Burnu (Carlson 2003), d'Alonnesos ou Halonnesos (Hadjidaki 1993), de Gela (Panvini 2001) et du Grand Ribaud F (Long *et al.* 2006). Pour le littoral de la Gaule méridionale, on consultera l'inventaire remis à jour dans : Pomey *et al.* 2002.

19 Signalons la découverte récente le long des côtes de Malte, dans le secteur de Xlendi, d'une épave encore inédite datée de la première moitié du VII^e s. La préparation d'une publication préliminaire de ce document exceptionnel est actuellement en cours.

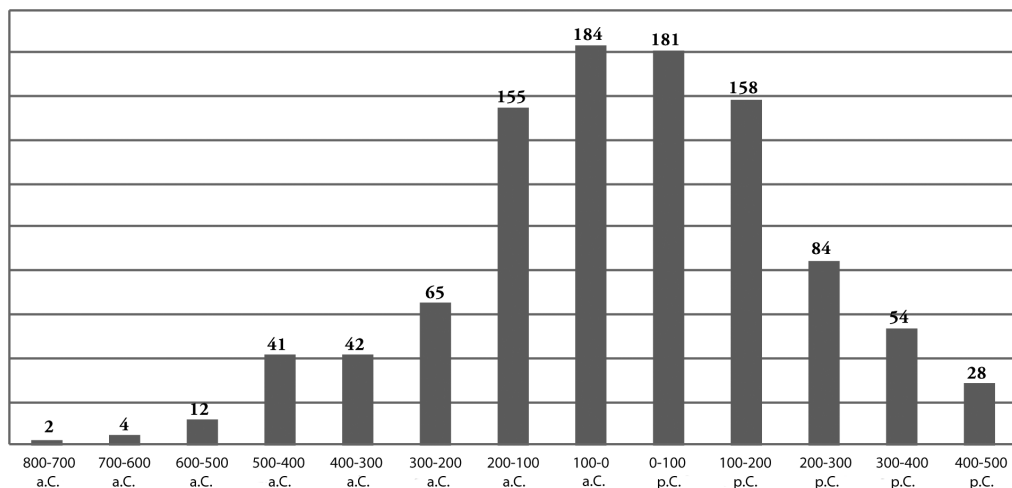


Fig. 1. Répartition par siècles des épaves connues en Méditerranée, d'après les données publiées par Parker 1992, remises à jour pour les périodes anciennes (VIII^e-V^e s. a.C.).

qu'il transporte se fait ici sentir de manière significative, même si les volumes en jeu n'atteignent pas, et de très loin, les volumes mis en œuvres par le commerce romain des siècles suivants. Il faut je crois toujours conserver cet ordre de grandeur relatif à l'esprit.

Le VIII^e s., la diffusion des produits orientaux et grecs et les premières installations grecques en Occident

La Méditerranée occidentale archaïque du VIII^e s. est un espace partagé. Partagé par des sociétés indigènes entrées dans l'âge du Fer depuis le début du IX^e s. et qui, pour certaines d'entre elles, notamment en Italie méridionale et en Sicile, en Sardaigne, en Campanie, dans le Latium et en Étrurie mais aussi en Andalousie, entretiennent des relations assez limitées, mais bien caractérisées par la présence peu abondante de matériel exogène et par la transmission de modèles stylistiques et techniques, avec des navigateurs venus du bassin oriental de la Méditerranée²⁰. Ceux-ci, Orientaux et/ou Grecs, dont il est souvent difficile de préciser l'origine, entretiennent des relations de proximité et d'échanges avec les élites locales dans le cadre d'échanges de cadeaux, de la pratique du don, dont on suppose que la contrepartie principale était probablement constituée de métaux mais probablement aussi d'autres produits²¹. La présence de matériel eubéen, notamment les fameuses coupes à demi-cercles pendants et/ou à chevrons, datées de la fin du IX^e s. et de la première moitié du VIII^e s.²², comme la carte de diffusion des "perles-oiseau"

20 Pour une vue d'ensemble, voir : Stampolidis 2003. Mise en perspective synthétique récente : Guzzo 2011, chap. 2, p. 35-69.

21 Sur ce thème, voir Ridgway 1998.

22 Sur ces objets : Kourou 2005. Pour l'Andalousie signalons les découvertes récentes de Huelva : González de Canales *et al.* 2004.

en pâte de verre ou celle de certains scarabées d'origine nord-syrienne²³, laissent supposer une présence eubéenne dans ces réseaux qui touchent la Calabre, la Sicile orientale, la Campanie et le Latium, mais aussi la Sardaigne et l'Andalousie. La caractérisation de productions céramiques de type eubéen fabriquées localement à Sulcis²⁴, en Sardaigne, mais peut-être aussi à Carthage²⁵, ainsi que la matrice décorative également de type eubéen des productions céramiques de certaines communautés indigènes de Calabre²⁶, suggèrent enfin l'implantation, dès la première moitié du VIII^e s., de groupes d'artisans eubéens à différents endroits de ces parcours, ou du moins, la transmission de modèles stylistiques suffisamment caractéristiques pour être reconnus. Le cas de l'inscription de la tombe 482 de la nécropole latiale de l'Osteria dell'Osa²⁷ est de ce point de vue très suggestif. Il s'agit d'une courte inscription gravée sur un vase local découvert dans une tombe de la phase IIB (fin IX^e-premier quart VIII^e s.). Elle n'est pas en grec mais plus probablement en latin archaïque²⁸ et sa signification est très discutée. En revanche, l'alphabet utilisé est clairement identifié comme eubéen, ce qui montre bien l'implication directe d'eubéens dans les processus d'échanges avec les communautés occidentales, même si l'histoire et la signification de cet objet restent difficiles à établir avec précision (fig. 2).

Quoi qu'il en soit, ce réseau, du moins désigné comme tel, apparaît comme un réseau imbriqué et très fractionné, associant Orientaux et Eubéens et permettant la circulation d'objets de prestige de l'Orient vers l'Occident, sans qu'il soit possible dans tous les cas de démêler l'action des uns et des autres²⁹. Ce réseau est également caractérisé par des mobilités artisanales qui s'expriment ponctuellement en différents points des parcours et qui en révèlent, du moins partiellement, la structure.

Peut-on aller plus loin dans la caractérisation de ces trafics révélés par la présence et la fabrication de ces objets ?

La fouille relativement récente du Nuraghe de Sant'Imbenia dans la Sardaigne du Nord-Ouest³⁰ permet de caractériser une des formes des nouveaux modes de contacts qui se tissent alors, vers la fin du IX^e s. ou le début du VIII^e s (fig. 3). Les fouilles ont montré que lors de la période considérée, une forme d'amphores locales de filiation morphologique orientale, mais de technique modelée indigène avait été produite³¹. Au-delà du caractère local du phénomène, l'originalité de l'observation repose sur la découverte récente de quelques-unes des ces amphores dans des niveaux datés sans ambiguïté de la première moitié du VIII^e s. à Cadix³², ainsi probablement qu'à Huelva³³ ; découverte qui vient non seulement confirmer la datation haute de l'apparition de ces conteneurs, mais surtout montre que des produits sardes, probablement du vin, sont objet d'échanges à longue distance, au moins en contexte

23 Sur la diffusion des "perles-oiseau" et des scarabées du "Groupe du Joueur de Lyre" : Huber 1998.

24 Botto 2008.

25 Kourou 2002.

26 Mercuri 2004, 122-127.

27 Bietti Sestieri 1992, 687.

28 Colonna 2005.

29 Sur ce point voir la synthèse proposée par Esposito 2010, notamment p. 121 sq.

30 En dernier lieu et avec la bibliographie antérieure : Oggiano 2000.

31 Sur ces amphores et leur morphologie d'ascendance orientale, voir Pedrazzi 2005.

32 Córdoba Alonso & Ruiz Mata 2005.

33 González de Canales *et al.* 2004.

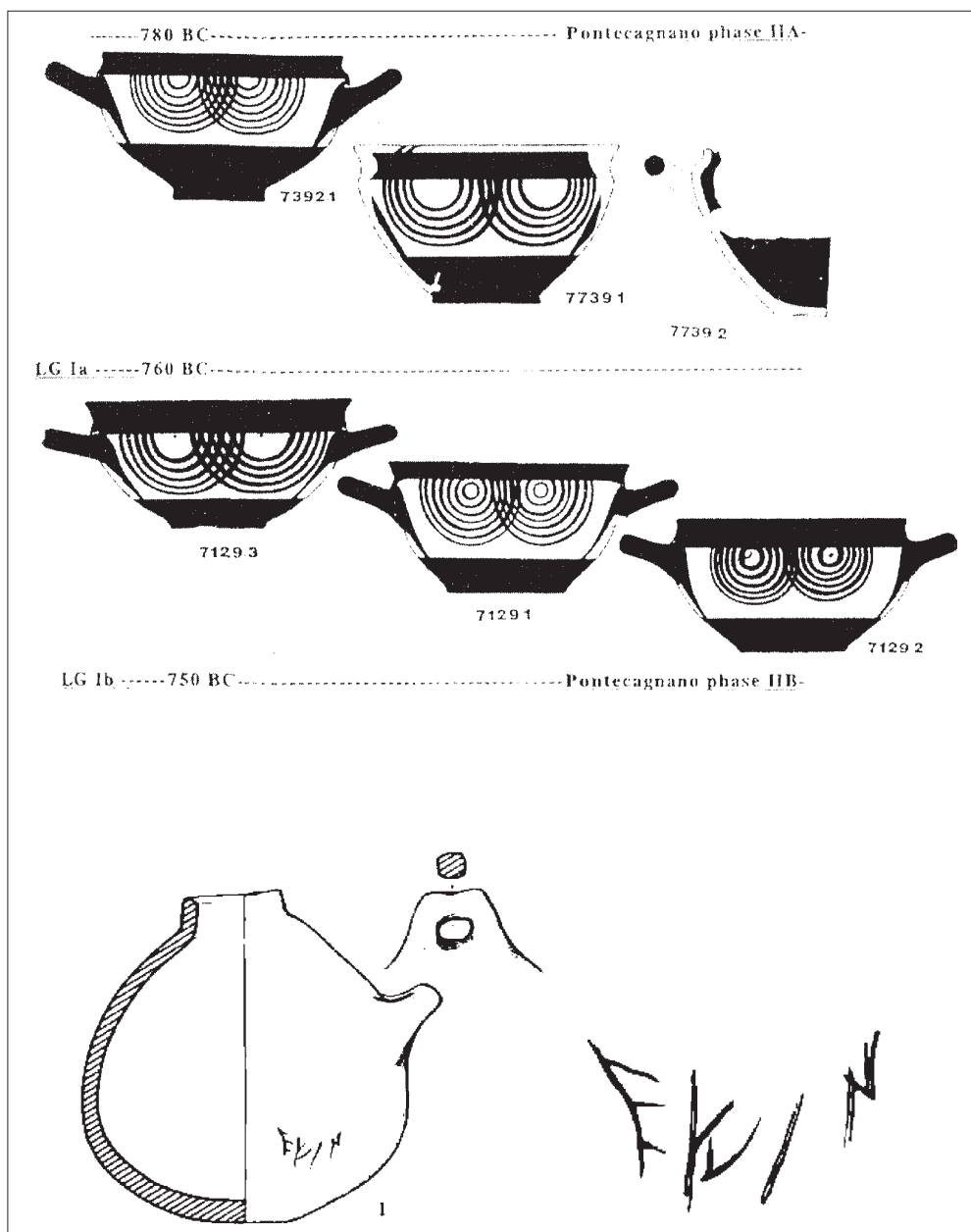


Fig. 2 (en haut). Chronologie des coupes "à demi-cercles pendants" de la nécropole de Pontecagnano, d'après Kourou 2002.
(en bas). Vase de la tombe 482 de la nécropole de l'Osteria dell'Osa (Latium), avec détail de l'inscription, d'après Bietti Sestieri 1992.

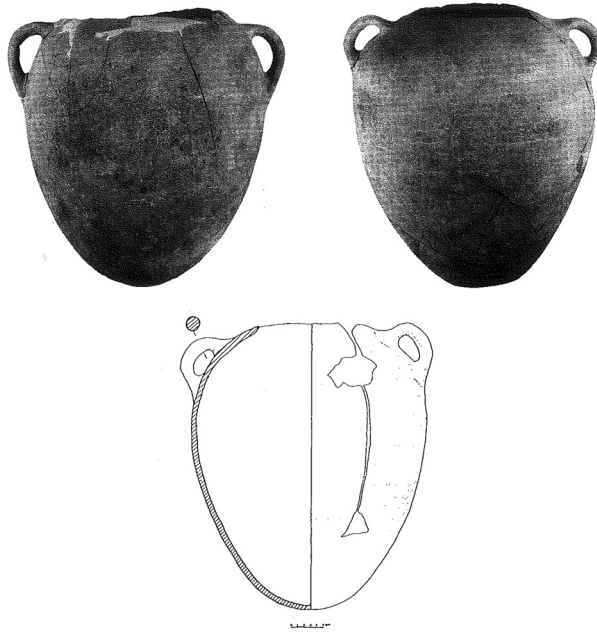


Fig. 3. Amphores de Sant'Imbenia (Sardaigne),
d'après Bernardini *et al.* 1997 et Oggiano 2000, 253, fig. 4, 1.

occidental, probablement par l'intermédiaire des ces navigateurs orientaux et/ou eubiens évoqués auparavant. Un tel phénomène d'adoption d'une forme de matrice orientale par une communauté sarde de la première moitié du VIII^e s. constitue en soi un signe fort de la relation qui lie les étrangers orientaux à certaines communautés indigènes. Les étrangers, en l'occurrence ici plutôt des Orientaux, n'apparaissent pas seulement de passage de manière épisodique, mais pleinement intégrés à la communauté, c'est du moins l'hypothèse retenue pour le moment par les fouilleurs. Le fait que le phénomène d'appropriation d'une nouvelle forme céramique renvoie à un conteneur à produit liquide, forme inconnue dans le répertoire traditionnel plus ancien, signale également à mon sens une transformation importante de l'organisation économique de cette même communauté, capable de produire des surplus négociables à longue distance par l'intermédiaire des réseaux existant et portés aussi bien par des Orientaux que des Eubiens.

Le phénomène n'est en fait pas isolé, puisque c'est un schéma similaire qui est évoqué à propos de Pithécusses, premier établissement eubéen en Occident, dont l'implantation est datée selon les auteurs dans le courant de la première moitié du VIII^e s.³⁴. L'apparition, dès les premières années d'occupation, d'un conteneur local probablement à vin et de forme inspirée des modèles orientaux³⁵ a contribué à asseoir l'hypothèse jusqu'ici admise de la présence d'artisans orientaux

34 Après une phase de fréquentations ponctuelles caractérisée par la présence de quelques "coupes à chevrons" de la première moitié du VIII^e s. Sur ces objets, en dernier lieu : Guzzo 2011, 71 sq. (avec bibliographie). Voir également d'Agostino 2009. Bilan chronologique sur la nécropole : Nizzo 2007, notamment p. 83-85.

35 Les amphores de type A de Buchner. Bilan et bibliographie dans Sourisseau 2011, 150 sq.

au sein de la nouvelle communauté eubéenne³⁶. L'argument s'appuie également sur des indices épigraphiques, en particulier dans la nécropole, qui signalent la présence d'individus pratiquant des langues sémitiques, notamment une forme de l'araméen³⁷.

Ce qu'il est intéressant de constater, c'est que si on tente d'établir une carte de diffusion des amphores de Pithécusses, depuis la date de leur apparition dans la seconde moitié du VIII^e s., on se rend compte qu'elle est à peu près superposable à celle des amphores de type oriental, mais produites pour la plupart d'entre elles en Occident dès cette époque, notamment en Sardaigne. Il se dégage un triangle dont les angles sont situés au sud à Carthage et dans le secteur de Milazzo, au nord à San Rocchino sur la côte ligure en passant par le Latium (fig. 4).

Pithécusses apparaît donc comme un des éléments permanents dans ce réseau d'échange ou du moins de son évolution dès la seconde moitié du VIII^e s., ce qu'en termes de caractérisation de réseau on peut appeler un nœud, fondamentalement occidental, voire tyrrhénien, et fondé d'une part sur l'échange de produits de prestige d'origines très éloignées et, d'autre part, de produits issus de l'agriculture occidentale, sardes et pithécusains. Au-delà du rôle de nœud de redistribution, sous contrôle eubéen, mais fréquenté conjointement par des Grecs et des Orientaux, l'établissement joue désormais aussi le rôle de centre partiel d'approvisionnement du réseau lui-même. La part relative des produits de Pithécusses diffusés apparaît néanmoins très limitée au regard des données quantitatives récemment publiées à Carthage par R. Docter³⁸, qui propose, pour la première fois, une image de la composition de la circulation des produits en amphores durant cette période (fig. 5).

On observe que la part des amphores de Pithécusses y est en effet très faible, ce qui à mon sens traduit plutôt une faible capacité à produire des excédents de la part de la petite communauté eubéenne. Ce qui constitue un élément nouveau, c'est la très forte représentation des amphores phéniciennes ou de type phénicien occidental, notamment les productions locales carthaginoises d'une part, les productions phéniciennes du secteur du détroit de Gibraltar et surtout la part très importantes des productions sardes dites ici nuragiques³⁹. Le phénomène contraste ici clairement avec le faible taux des amphores phéniciennes d'Orient, dites "Levantines" (environ 7 %), et plus encore avec la représentation anecdotique des amphores grecques égéennes (attiques, corinthiennes et grecques orientales).

Une nouvelle lecture de la structure du réseau, au moins partielle compte tenu de la chronologie déjà avancée dans le VIII^e s. du lot étudié à Carthage, s'impose donc au vu des résultats de ces premières études quantitatives.

On peut donc considérer que dans un premier temps (fin IX^e-début VIII^e s.), la structure du réseau animé par les navigateurs orientaux et eubéens est plutôt orientée vers la diffusion auprès de diverses communautés occidentales d'objets prestigieux, en quantités relativement

36 Ridgway 1984.

37 Guzzo Amadasi 1987.

38 Docter 2007.

39 S'il est probable que les amphores dites "Nuragisch/Sardinien" proviennent bien, du moins pour la plupart d'entre elles de Sardaigne, et les programmes d'analyses physico-chimiques en cours montrent que les centres de productions sont divers et nombreux (sur ce problème voir Botto *et al.* 2005), le problème est de comprendre quelle est la part d'autonomie d'action des communautés indigènes vis-à-vis de centres phéniciens installés à divers endroits de l'île dans la production et l'intégration dans les réseaux de distribution outre mer. La terminologie proposée par R. Docter semble suggérer une forte autonomie des communautés nuragiques en ce domaine.

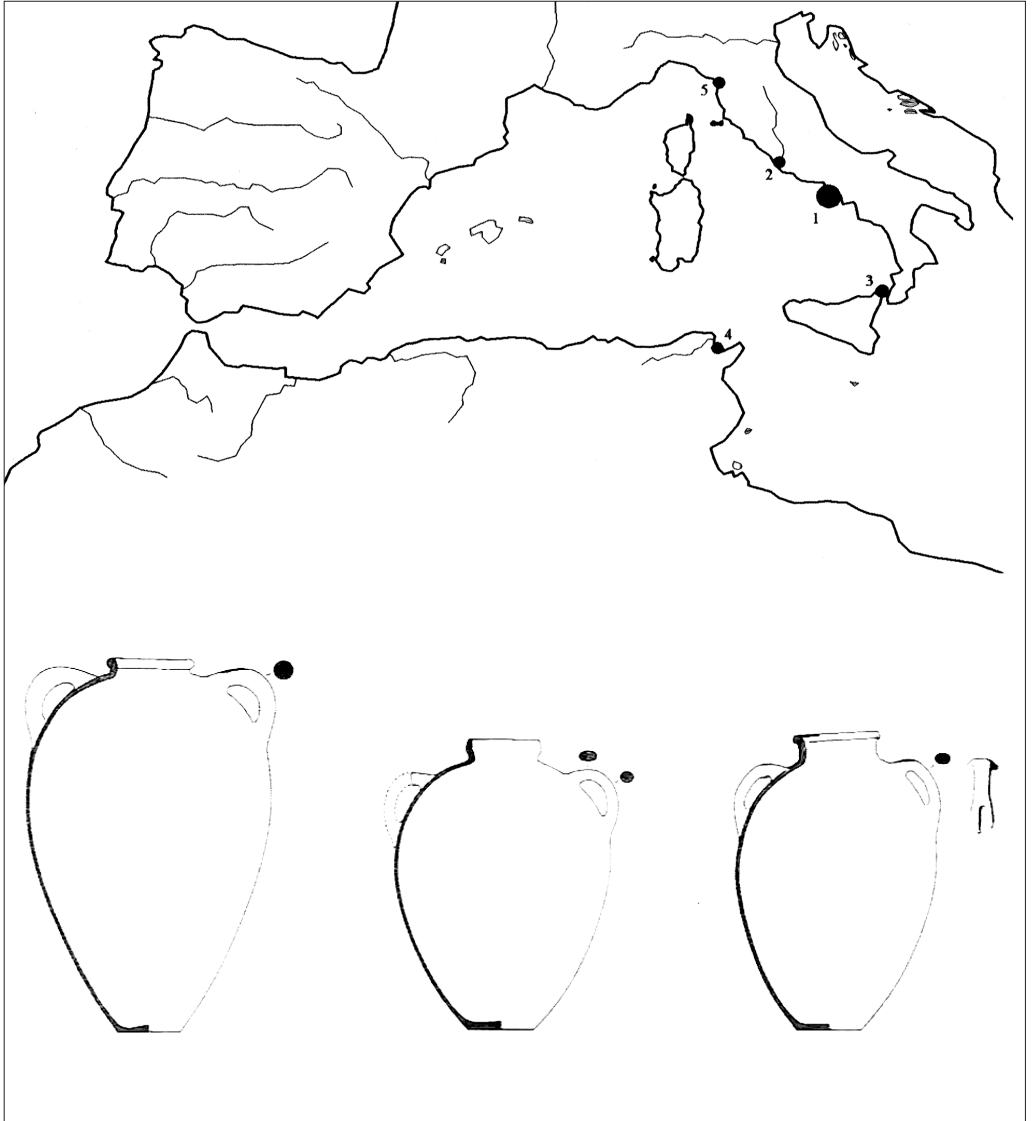


Fig. 4 (en haut). Carte de diffusion des amphores pithécussaines de type A, d'après Docter 1998, remise à jour dans Bonamici 2006. 1 : Ischia-Pithécusses ; 2 : Laurentina ; 3 : Mylai ; 4 : Carthage ; 5 : San Rocchino (Versilia) ; (en bas). Amphores de Pithécusses de type A, d'après Nizzo 2007.

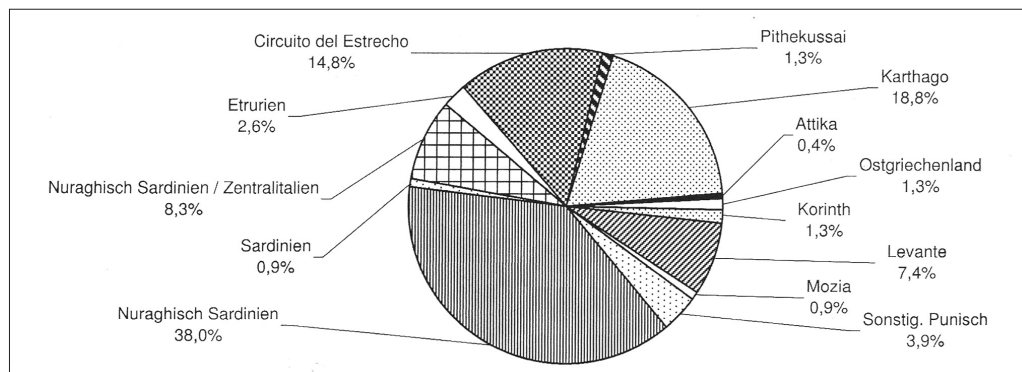


Fig. 5. Quantification des amphores des fouilles de la mission allemande de Carthage (secteur du Decumanus Maximus), phases I-III (760-675 a.C.), d'après Docter 2007.

faibles. C'est ici la rareté et la diffusion discontinue qui qualifie le produit comme tel. Bien que très fragmenté, le réseau en question est orienté Est-Ouest et les nœuds principaux se situent en Eubée, à Rhodes ou en Crète, du moins pour la partie grecque, en Orient et peut-être déjà à Carthage, Utique et Cadix pour la partie phénicienne. Avec l'émergence à partir de la première moitié du VIII^e s. de productions agricoles excédentaires (vin ou autres produits) à la fois dans les établissements phéniciens occidentaux désormais installés, notamment à Carthage, probablement Mozia ou Cadix et les établissements mixtes d'Andalousie, mais aussi dans les communautés de Sardaigne et à Pithécusses, de nouveaux centres de gravité et surtout d'activité vont progressivement restructurer la partie occidentale d'un réseau désormais superposé, imbriqué dans l'ancien et tourné non seulement vers la redistribution des objets orientaux, mais surtout caractérisé par la diffusion, a priori uniquement en contexte occidental, de produits agricoles en amphores. C'est, je crois, dans cette évolution que s'inscrit pour partie l'activité du nouvel établissement eubéen de Pithécusses, du moins dans sa phase ancienne et probablement aussi dans la première moitié du VII^e s. J'en veux pour illustration plutôt que pour preuve la découverte très récente et encore inédite d'une épave le long des côtes de Malte, datée de la première moitié du VII^e s. et qui associe amphores phéniciennes d'Occident (de Carthage et/ou de Mozia) et, probablement, amphores de Pithécusses, dans le cadre d'un chargement mixte et dont la composition est justement caractéristique du réseau que nous venons d'évoquer⁴⁰.

À ce point de l'exposé il nous faut tenter maintenant de définir l'espace ou les espaces dans lesquels s'exprime ce réseau. Le problème est d'autant plus intéressant pour nous que justement, l'équilibre des espaces qui nous intéressent est profondément transformé dans la seconde moitié du VIII^e s. et au début du VII^e s. par l'installation des *apoikiai* grecques en Occident, d'abord en Campanie avec Cumès, puis très rapidement sur les côtes de Sicile orientale et le long des côtes

40 Les premières données sur cette épave sont en cours de publication.

ioniennes de la Grande Grèce. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la documentation issue des niveaux les plus anciens de ces établissements est hélas encore un peu floue, non pas faute de fouilles, ni même faute de publications, mais surtout du fait de l'ancienneté des fouilles qui ne permettent que très rarement de caractériser des faciès quantitatifs clairs. Les données sont partielles et souvent choisies. Toutefois, ce qui apparaît à la lecture des publications partielles des principaux établissements de Sicile orientale – Syracuse, Naxos et Zancle⁴¹ –, c'est d'abord l'absence des productions d'amphores anciennes de type phénicien orientales ou occidentales. C'est un argument *a silentio* toujours difficile à défendre, mais dont j'ai pu, ces dernières années, vérifier le bien-fondé dans les divers magasins des sites en question. En revanche, il semble bien que dès leur installation, ces mêmes établissements aient été approvisionnés, pour l'essentiel, par des amphores de productions corinthiennes (les plus fréquentes) et attiques (dans une moindre mesure). La révision récente, mais encore inachevée, des amphores des VIII^e et VII^e s. des nécropoles et des fouilles de l'habitat de Mégara Hyblaea, a permis d'établir un corpus suffisamment documenté pour se faire une idée quantitative assez précise. Il confirme sans ambiguïté cette tendance générale. Tendance confirmée également pour, non pas l'absence, mais la très faible représentation des amphores phéniciennes orientales⁴² ou phéniciennes et de "type phénicien" occidentales⁴³ ; même constat pour les amphores de Pithécusses⁴⁴. Il faut donc prendre acte de l'existence de deux faciès quantitatifs fondamentalement différents bien que contemporains entre Carthage d'une part et les établissements grecs de Sicile orientale nouvellement fondés d'autre part. À l'évidence, les réseaux dans lesquels s'inscrivent ces deux espaces portant proches ne sont pas les mêmes et l'interpénétrabilité des produits d'un réseau à l'autre apparaît extrêmement faible, même s'il n'y a pas, évidemment, étanchéité parfaite. Le réseau qui se crée avec l'installation des *apoikiai* semble relativement cohérent le long des côtes ioniennes de la Grande Grèce⁴⁵, depuis Tarente, et apparaît comme l'extension d'un phénomène caractérisé par une diffusion importante et ancienne des produits corinthiens dans les Pouilles et le Salento, amorcé quelques décennies auparavant, en particulier à Otrante⁴⁶. La situation en Mer Tyrrhénienne est plus difficile à préciser notamment parce que les données sur Cumès manquent. La situation de Pithécusses apparaît mixte, et en cela, le rôle de nœud fondamental à caractère d'interface entre les deux réseaux apparaît de plus en plus clairement, puisqu'en plus d'abonder modestement dans le réseau phénicien d'Occident par sa production locale, la petite communauté reçoit à peu près à part égale des amphores phéniciennes et de "type phénicien" d'Occident et des amphores grecques corinthiennes, attiques et dans une moindre mesure des amphores grecques orientales⁴⁷. C'est également la situation qu'on peut observer en Étrurie

41 Voir notamment Pelagatti & Voza 1973 ; Pelagatti 1982. Bilan dans Albanese Procelli 1996 (avec la bibliographie) et Albanese Procelli 1997. Pour Zancle, on consultera les trois volumes récents : Bacci & Tigano 1999, 2001 et 2002.

42 Un seul exemplaire, probablement de la seconde moitié du VIII^e s., dans la nécropole sud de Mégara Hyblaea (publication en cours).

43 Quelques exemplaires répertoriés mais datés, pour la plupart, de la seconde moitié du VII^e s. ou même du VI^e s.

44 Deux exemplaires repérés, probablement de la première moitié du VII^e s.

45 Voir notamment vers le milieu du VII^e s. les données recueillies à l'Incoronata de Métaponte : Cavagnera 1995 et Stea 1997.

46 D'Andria 1995 et Pelagatti 1982, 403-416.

47 Nizzo 2007, 57, fig. 16.

méridionale dont les approvisionnements variés, tant d'origines phénicienne occidentale⁴⁸ que grecque⁴⁹ caractérisent les marqueurs de l'échange dans la première moitié du VII^e s. Il faudrait évidemment pouvoir quantifier la part des uns et des autres ce qui est encore difficile à effectuer avec précision dès lors que les deux réseaux identifiés plus au Sud apparaissent ici imbriqués voire fusionnés, bien que fréquentés par des partenaires d'origines différentes. Toutefois, l'adoption dans le courant de la première moitié du VII^e s. par certaines communautés étrusques d'Étrurie méridionale de conteneurs à vin reprenant une forme phénicienne d'Occident à fond en pointe arrondi et sans col ou à fond plat comme à Pithécusses montre assez bien l'importance de la part "phénicienne" dans ce contexte et illustre aussi une stratégie de contact déjà ancienne et propre à ce réseau⁵⁰. La part grecque quant à elle trouve une illustration par exemple dans l'exil de Démarate⁵¹, reçu comme hôte à Tarquinia, lui aussi accompagné d'artisans, et qui montre également l'imbrication des réseaux dans ce secteur tyrrhénien. Ce qui importe ici, c'est l'accueil qui est fait par les aristocraties locales. Dans ce contexte, Grecs et Phéniciens apparaissent mêlés face aux pouvoirs locaux avec qui ils passent des accords leur permettant de conclure les échanges. Toutefois l'épisode de Démarate, vers le milieu du VII^e s. marque aussi une période qui voit progressivement grandir la part des produits grecs à destination des aristocraties étrusques⁵².

BILAN

J'arrêterai là l'exposé des faits pour tenter de relever les points qui me sont apparus importants. La situation telle qu'elle a pu être présentée s'articule à mon sens en trois temps.

Phase 1 (fin IX^e-début VIII^e s.) : réseaux eubéens et orientaux mêlés, imbriqués et parcourant les mêmes itinéraires depuis la Méditerranée orientale jusqu'aux contrées occidentales de Sicile, de Campanie, du Latium et d'Étrurie, de Sardaigne et d'Andalousie, drainant vers certaines communautés occidentales des objets et des produits de prestige en faibles quantités. Le réseau est discontinu, très fragmenté et mobilise de petits groupes très mobiles qui s'appuient sur un premier maillage fondé sur un réseau des relations sociales avec les élites indigènes.

Phase 2 (première moitié du VIII^e s.) : par processus de contacts et peut-être partiellement d'implantation de petits groupes de porteurs de *technè* notamment (d'origines orientale ou déjà Phéniciens d'Occident et Grecs-Eubéens), transferts techniques et stylistiques auprès de certaines communautés indigènes avec émergence d'une production agricole excédentaire dont on sait maintenant qu'elle est diffusée par l'intermédiaire des ramifications du réseau préexistant. Dans ce contexte, installation d'un groupe d'Eubéens à Pithécusses et peut-être dans d'autres endroits de Méditerranée centrale⁵³, qui cohabite avec des Orientaux et produisent aussi des denrées agricoles diffusées en amphores. Parallèlement, installation permanente de Phéniciens à Carthage, probablement aussi à Mozia, et Utique ainsi qu'à Cadix et dans le

48 Voir les exemplaires de type Ramon T-2.1.1.1 et T-3.1.1.2 répertoriés dans : Ramon Torres del 1995 (cartes de diffusion, p. 605 et 609).

49 Voir notamment l'exemple des amphores des contextes funéraires d'Étrurie méridionale : Rizzo 1990.

50 Gras 1985, particulièrement le Chap. 7, p. 325-366. Voir également Petacco 2003.

51 Ampolo 1976-1977 ; Zevi 1995.

52 Rizzo 1990.

53 Je pense ici à la tradition qui place le long des côtes de la Tunisie actuelle une autre Pithécusses : Gras 2000.

cadre d'établissement, mixtes en Andalousie. Dans tous les secteurs envisagés, émergence et développement d'une production agricole excédentaire diffusée en amphores.

Ce qu'on observe, c'est l'élaboration progressive d'une "stratégie productrice", commune à l'ensemble des partenaires du réseau (qu'ils soient grecs et surtout non grecs) et qui permet l'introduction dans les circuits d'échanges de produits nouveaux, pour des volumes qui apparaissent bien plus importants et réguliers qu'auparavant et qui surtout, parce qu'ils sont produits en Occident, rend la partie occidentale du réseau décrit beaucoup plus autonome vis-à-vis de l'approvisionnement oriental. On est donc en face d'un phénomène d'occidentalisation de l'échange, reposant sur les structures de l'ancien réseau, mais dont la nature et les points d'ancrage principaux ont été profondément modifiés, également par l'installation permanente des nouvelles communautés et l'émergence des premières expériences urbaines ou proto-urbaines⁵⁴, notamment à Carthage⁵⁵, ce qui apparaît comme un phénomène associé.

La **Phase 3**, postérieure au milieu du VIII^e s., est celle qui voit l'installation des *apoikiai* grecques. Elle est caractérisée par l'émergence de ce qui semble être un nouveau réseau dans lequel les produits corinthiens jouent un rôle fondamental. Il ne fait pas disparaître le précédent, mais se juxtapose à lui en définissant deux zones d'activités bien distinctes : l'une le long de la façade ionienne de la Grande Grèce et en Sicile orientale, zone d'installation des *apoikiai*, l'autre plus vaste autour de Carthage, dans la zone du détroit de Gibraltar, en Sardaigne et en Sicile occidentale. Entre ces deux secteurs, peu de perméabilité visible. En revanche, ces réseaux apparaissent mêlés en mer Tyrrhénienne, jusqu'à l'Étrurie, du moins si l'on considère que le mélange à peu près à part égale des matériaux et des produits caractéristiques des deux réseaux décrits peut être interprété de la sorte...

C'est donc une situation assez originale qui s'exprime, c'est-à-dire deux réseaux qui semblent parfaitement autonomes à l'aval de la mer Tyrrhénienne, mais qui peuvent s'imbriquer et se mêler quand un troisième partenaire est nécessaire pour l'échange. C'est le premier point qui montre bien que les réseaux ne sont pas des éléments rigides et homogènes à un moment donné, mais portent seulement des négociants qui sont parfaitement capables de s'adapter en fonction des situations. L'implication eubéenne, par l'intermédiaire de Pithécusses conçu à la fois comme pleinement intégré au réseau phénicien et comme un nœud fondamental dans les réseaux imbriqués, montre aussi, assez clairement à mon sens, que la logique qui prévaut en secteur tyrrhénien n'est pas ethnique, du moins pas exclusivement.

Il faut aussi remarquer que les deux réseaux caractérisés, dans les secteurs où il est possible de les distinguer, reposent sur deux stratégies opposées. L'un, côté phénicien, a construit et continue à construire son autonomie par la production et la diffusion en divers endroits des produits, agricoles et artisanaux, qui lui sont fondamentaux pour l'échange. L'autre, côté grec, n'engage pas de processus productif excédentaire et reçoit de l'extérieur, en l'occurrence essentiellement de Corinthe et d'Athènes, les amphores contenant des produits qui sont nécessaires à sa propre consommation, mais aussi probablement dans un second temps aux processus d'échanges qui se mettent en place avec les arrière-pays indigènes⁵⁶. Cela ne signifie pas que les *apoikiai* grecques d'Occident ne produisaient pas ce dont elles avaient besoin pour vivre, c'est même probablement

54 Sur cet aspect, voir Étienne 2010, en particulier p. 11-13.

55 Sur ce point, Gras 2002.

56 Pour la Sicile orientale, voir Albanese Procelli 1997.

l'une de leur vocation première, mais il faut attendre le début du VI^e s. pour qu'apparaisse dans une cité grecque d'Occident un type amphorique diffusé de manière régulière⁵⁷. C'est donc un trait structurel fort de ce réseau dans la seconde moitié du VIII^e et au VII^e s.

Mais il faut, je crois, revenir sur les conditions par lesquelles se met en place ce nouveau réseau. Il y a quelques années, M. Gras avait émis l'hypothèse que les premières amphores arrivées dans les colonies grecques pouvaient éventuellement être considérées comme un ravitaillement de subsistance nécessaire à la survie des premiers colons⁵⁸. C'est en effet une possibilité compatible avec ce que l'on sait aujourd'hui des premières amphores corinthiennes, de leur chronologie et de leur diffusion. C. A. Pfaff⁵⁹ a bien montré que l'apparition de la forme de l'amphore à Corinthe, issue du répertoire géométrique plus ancien et notamment de la forme traditionnelle de l'hydrie, apparaît dans des contextes du Géométrique Moyen corinthien, c'est-à-dire dans le courant de la première moitié du VIII^e s. et peut-être plus précisément vers la fin de la période (fig. 6). Or la forme caractéristique de ces premiers conteneurs⁶⁰ ne trouve, à ce

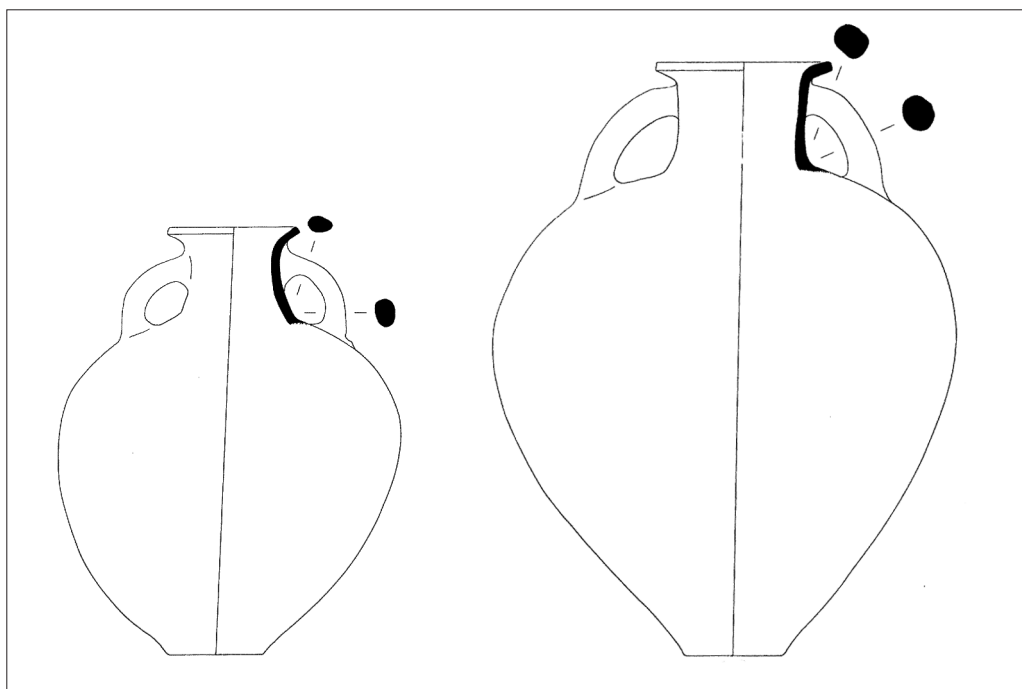


Fig. 6. Amphores corinthiennes du MG II d'après Pfaff 1988, 63, fig. 22, n° 68 (à gauche) et 69 (à droite). L'exemplaire de gauche est probablement le plus ancien. Éch. 1/10.

57 Sur ce point Sourisseau 2011.

58 Gras 1988.

59 Pfaff 1988 et 1999.

60 Forme non répertoriée dans Koehler 1979 et 1981.

jour, de parallèles stricts en dehors de Corinthe que dans la nécropole et l'habitat de Mégara Hyblaea⁶¹, ainsi que de manière plus ponctuelle dans d'autres sites indigènes des Pouilles⁶².

Il y a donc, je crois, une coïncidence chronologique entre la genèse de l'amphore corinthienne et la période d'installation des premiers colons grecs en Occident⁶³. Que les deux phénomènes soient liés, au moins en partie, me paraît plausible, d'autant que, technologiquement parlant, ces amphores relèvent encore d'une fabrication traditionnelle peu compatible avec une fabrication en série. Ces premières amphores sont entièrement modelées et plutôt de petite taille, au regard des amphores des décennies suivantes qui, beaucoup plus grosses et standardisées, sont en partie tournées puis assemblées. Ainsi, la mise en place du nouveau réseau semble non seulement étroitement associée à l'installation des *apoikiai*, mais il pourrait également reposer, du moins à l'origine, sur des approvisionnements de subsistance. En revanche, très rapidement, dès la fin du VIII^e ou le début du VII^e s., les amphores corinthiennes apparaissent beaucoup plus nombreuses, sont associées aux amphores attiques et commencent à être diffusées vers les arrière-pays indigènes. Une lecture en termes de subsistance n'est donc plus pertinente à mon sens.

L'approche en termes de réseaux d'échanges permet donc, dans ce cas précis, de relever la singularité d'un phénomène qui s'inscrit plus largement dans la problématique des conditions d'installation des premières *apoikiai*, notamment sur les côtes de Sicile orientale. La construction rapide d'un espace d'échange spécifique assez bien délimité, tributaire des approvisionnements corinthien et attique notamment et révélé par les faciès quantitatifs revêt un caractère original qui semble s'inscrire en opposition non seulement avec les pratiques antérieures, mais aussi et surtout avec la situation contemporaine de l'autre réseau. C'est peut-être en cela que l'analyse schématique qui vient d'être proposée présente un quelconque intérêt car, au-delà d'un exposé des faits archéologiques forcément incomplet et contestable, elle impose de penser ce qu'on appelait encore hier le phénomène colonial grec dans une histoire de l'Occident marquée par plus d'un siècle d'expériences fortes liées à la mobilité des groupes humains et faites de convergences, mais aussi d'oppositions.

- 61 L'étude des nécropoles et notamment de la nécropole sud est actuellement en cours sous la direction de M. Gras et de H. Duda. Les amphores ont fait l'objet d'un inventaire précis qui sera associé à la publication de ces ensembles funéraires.
- 62 À Rocca Vecchia, dans un niveau bien daté de la seconde moitié du VIII^e s. : Pagliara & Guglielmino 2005 (inv. II-236, p. 321) ; à Valesio : Yntema 1993, fig. 5.3.
- 63 Que ces amphores n'aient été que très peu signalées jusqu'à présent est probablement dû au fait que la forme n'était pas clairement répertoriée avant les travaux de Pfaff. On peut espérer qu'une carte de diffusion plus précise sera prochainement établie sur cette base, bien que les niveaux archéologiques clairement datés du VIII^e s. en Grande Grèce et en Sicile soient en fait assez rares et généralement publiés partiellement. Les tombes de cette période, en milieu grec, sont également assez rares.

Références bibliographiques

- Albanese Procelli, R. M. (1996) : "Appunti sulla distribuzione delle anfore commerciali nella Sicilia arcaica", *KOKAIOΣ*, 42, 91-137.
- (1997) : "Échanges dans la Sicile archaïque : amphores commerciales, intermédiaires et redistribution en milieu indigène", *Revue Archéologique*, 3-25.
- Ampolo, C. (1976-1977) : "Demarato. Osservazioni sulla mobilità sociale arcaica", *DdA*, 9-10, 333-345.
- Antonetti, C., éd. (1997) : *Il dinamismo della colonizzazione greca*, Naples.
- Bacci, G. M. et G. Tigano, éd. (1999) : *Da Zancle a Messina. Un percorso archeologico attraverso gli scavi*, I, Palerme.
- (2001) : *Da Zancle a Messina. Un percorso archeologico attraverso gli scavi*, II, Palerme.
- (2002) : *Da Zancle a Messina. Un percorso archeologico attraverso gli scavi*, III, Palerme.
- Bartoloni, P. et L. Campanilla (2000) : *La ceramica fenicia di Sardegna. Dati, problematiche, confronti*, Rome.
- Bartoloni, G. et F. Delpino, éd. (2005) : *Oriente e Occidente : metodi e discipline a confronto*, Pise-Rome.
- Bastin, G. (2010) : "Note sur l'usage des réseaux dans les sciences sociales", in : Bonnet *et al.* 2010, 13-27.
- Bats, M. (1998) : "Marseille archaïque. Étrusques et Phocéens en Méditerranée nord-occidentale", *MEFRA*, 110 (2), 609-633.
- Bats, M. et B. d'Agostino, éd. (1998) : *Euboica. L'Eubea e la presenza euboica in Calcidica e in Occidente*, Naples.
- Bernardini, P., R. d'Oriano et P. G. Spanu, éd. (1997) : *PHOINIKES B SHRDN. I Fenici in Sardegna. Nuove acquisizioni*, Oristano.
- Bietti Sestieri, A. M., éd. (1992) : *La necropoli laziale di Osteria dell'Osa*, Rome.
- Bonamici, M. (2006) : "Anfore pitecusane dallo scalo di San Rocchino", in : Della Fina 2006, 483-503.
- Bonnet, C., V. Krings et C. Valenti, éd. (2010) : *Connaître l'Antiquité. Individus, réseaux et stratégies du XVII^e au XXI^e siècle*, Rennes.
- Botto, M. (2008) : "I primi contatti tra i fenici e le popolazioni dell'Italia peninsulare", in : Celestino & Rafael 2008, 123-148.
- Botto, M., A. Deriu, D. Negri, M. Oddone, R. Segnan et G. Trojsi (2005) : "Caratterizzazione di anfore fenicie e puniche mediante analisi archeometriche", *Mediterranea*, 2, 57-106.
- Brunet, R. (1992) : *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, Paris.
- Carlson, D. N. (2003) : "The Classical Greek Shipwreck at Tektaş Burnu, Turkey", *AJA*, 107, 581-600.
- Cavagnera, L. (1995) : "Anfore commerciali", in : *Ricerche archeologiche all'Incoronata di Metaponto. 3. Loiskos greco del saggio S. Lo scavo e i reperti*, Milan, 41-55.
- Celestino Pérez, S. et J. Jimenez Avila, éd. (2005) : *El Periodo orientalizante*, Anejos de AEspA 35, Madrid.
- Celestino, S., N. Rafael et X. L. Armada, éd. (2008) : *Contacto cultural entre el Mediterraneo y el Atlántico (Siglos VII-VIII a.n.e). La precolonización a debate*, Madrid.
- Colonna, G. (2005) : "Intervento", in : Bartoloni & Delpino 2005, 481-483.
- Córdoba Alonso, I. et D. Ruiz Mata (2005) : "El asentamiento fenicio arcaico de la calle Cánovas del Castillo (Cádiz). Un análisis preliminar", in : Celestino Pérez & Jimenez Avila 2005, 1269-1322.
- d'Agostino, B. (2009) : "Pithecusae e Cuma all'alba della colonizzazione", in : *Cuma, Atti del 48^e Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 2008)*, Tarente, 171-196.
- D'Andria, F. (1995) : "Corinto e l'Occidente : la costa adriatica", in : *Corinto e l'Occidente, Atti del 34^e Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 1994)*, Tarente, 457-508.
- Della Fina, G. M., éd. (2006) : *Gli Etruschi e il Mediterraneo. Commerci e Politica*, Annali della fondazione per il museo "Claudio Faina" 13, Orvieto.
- Docter, R. F. (1998) : "Die sogenannten Zita-Amphoren: nuraghisches und zentralitalisches (19.09.97)", in : Rolle & Schmidt 1998, 359-373.
- (2007) : "Archaische Transportamphoren", in : Niemeyer *et al.* 2007, 616-662.
- Ducloux, A. (2012) : "Introduction", in : Ducloux *et al.* 2012, 13-29.
- Ducloux, A., S. Gorshenina et A. Jarry-Omarova, éd. (2012) : *Anthropologie des réseaux en Asie centrale*, Paris.
- Eposito, A. (2010) : "L'Italie au cœur de la Méditerranée (VIII^e-VII^e s.) : contextes, transferts et transitions", in : Étienne 2010, 116-135.
- Étienne, R. (2010) : "Historiographie, théories et concepts", in : Étienne 2010, 3-26.
- , éd. (2010) : *La Méditerranée au VII^e siècle av. J.-C. (essais d'analyses archéologiques)*, Paris.
- Gianfrotta, P. A. (1988) : "Il contributo dell'archeologia subacquea per la conoscenza dei commerci arcaici nel Tirreno", in : Hackens 1988, 227-240.
- González de Canales, F. *et al.* (2004) : *El emporio fenicio precolonial de Huelva (c. 900-770 a.C.)*, Madrid.
- Gras, M. (1985) : *Trafics tyrrhéniens archaïques*, Rome.

- (1988) : “L’apport des amphores à la connaissance des commerces archaïques en mer Tyrrhénienne”, in : Hackens 1988, 291-299.
- (1989) : “L’economia”, in : *Un secolo di ricerche in Magna Grecia, Atti del 28° Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 1988)*, Tarente, 395-420.
- (1996) : “Les grands courants commerciaux. Époques archaïque et classique”, in : *La magna Grecia e il mare. Studi di storia marittima*, Tarente, 123-144.
- (1999) : “Georges Vallet et le commerce”, in : *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale, Actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet, Rome-Naples, 15-18 novembre 1995*, CollEFR 251, Rome, 7-22.
- (2000) : “Lo Stretto fra Calabria e Sicilia e i traffici arcaici”, in : Gras *et al.* 2000, 19-42.
- (2000) : “I Greci e la periferia africana in età arcaica”, *Hesperia*, 10, 39-48.
- (2002) : “Périples culturels entre Carthage, la Grèce et la Sicile au VIII^e siècle av. J.-C.”, in : Müller & Prost 2002, 183-198.
- Gras M., E. Greco et P. G. Guzzo, éd. (2000) : *Nel Cuore del Mediterraneo antico. Reggio, Messina e le colonie calcidesi dell’area dello Stretto*, Corigliano Calabro.
- Greene, E. S., M. L. Lawall et M. E. Polzer (2008) : “Inconspicuous Consumption : The Sixth-Century B.C.E. Shipwreck at Pabuç Burnu, Turkey”, *AJA*, 112, 685-711.
- Greene, E. S., J. Leidwanger et H. A. Özdaş (2011) : “Two Early Archaic Shipwrecks at Kekova Adası and Kepece Burnu, Turkey”, *IJNA*, 40, 60-68.
- Guzzo, P. G. (2011) : *Fondazioni greche. L’Italia meridionale e la Sicilia (VIII e VII sec. a.C.)*, Rome.
- Guzzo Amadasi, M. G. (1987) : “Iscrizioni semitiche di Nord-Ouest da contesti greci e italici (x-vii sec. a.C.)”, *DdA*, 3/5, 13-27.
- Hackens, T., éd. (1988) : *Navies and Commerce of the Greeks, the Carthaginians and the Etruscans in the Tyrrhenian Sea*, Strasbourg-Ravello.
- Hadjidaki, E. (1993) : “Underwater Excavations of the Late Fifth Century Merchant Ship at Halonnesos, Greece : the 1991-1993 Season”, *BCH*, 117, 561-593.
- Huber, S. (1998) : “Érétie et la Méditerranée à la lumière des trouvailles provenant d’une aire sacrificielle au nord du sanctuaire d’Apollon Daphnéphoros”, in : Bats & d’Agostino 1998, 109-133.
- Koehler, C. G. (1979) : *Corinthian A and B transport amphoras*, Princeton.
- (1981) : “Corinthian developments in the study of trade in the fifth century”, *Hesperia*, 50, 449-458.
- Kourou, N. (2002) : “Phéniciens, Chypriotes, Eubéens et la fondation de Carthage”, *Cahiers du Centre d’Études Chypriotes*, 32, 79-114.
- (2005) : “Early Iron Age Greeks Imports in Italy”, in : Bartoloni & Delpino 2005, 497-515.
- Lepore, E. (2000) : *La Grande Grèce, aspects et problèmes d’une “colonisation” ancienne*, Naples.
- Long, L., L.-Fr. Gantès et M. Rival (2006) : “L’épave du Grand Ribaud F. Un chargement de produits étrusques du début du v^e s. av. J.-C.”, in : *Gli Etruschi da Genova ad Ampurias, Atti del XXIV Convegno di Studi Etruschi ed Italici (Marseille-Lattes, 2002)*, Pise-Rome, 455-495.
- Malkin, I. (2011) : *A Small Greek World. Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford.
- Mele, A. (1979) : *Il commercio greco arcaico. Prexis ed emporia*, Naples.
- (1988) : “Il Tirreno tra commercio eroico ed emporia classica”, in : Hackens 1988, 57-68.
- Mercuri, L. (2004) : *Eubéens en Calabre à l’époque archaïque. Formes de contacts et d’implantation*, Rome.
- Morel, J.-P. (1997) : “Problématiques de la colonisation grecque en Méditerranée occidentale : l’exemple des réseaux”, in : Antonetti 1997, 59-70.
- (1998) : “Eubéens, Phocéens, même combat ?”, in : Bats & d’Agostino 1998, 31-44.
- Müller, C. et F. Prost, éd. (2002) : *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, Paris.
- Nantet, E. (2010) : “Les épaves du VII^e s. : un témoignage sur les échanges maritimes à l’époque archaïque”, in : Étienne, éd. 2010, 96-109.
- Niemeyer, H. G., R. F. Docter, K. Schmidt K., éd. (2007) : *Karthago. Die Ergebnisse der Hamburger Grabung unter dem Decumanus Maximus*, Band 2, Mayence.
- Nizzo, V. (2007) : *Ritorno ad Ischia. Dalla stratigrafia della necropoli du Pithekoussai alla tipologia dei materiali*, Naples.
- Oggiano, I. (2000) : “La ceramica fenicia di Sant’Imbenia (Alghero-SS)”, in : Bartoloni & Campanilla 2000, 235-258.
- Pagliara, C. et R. Guglielmino (2005) : “Roca : dalle curiosità antiquarie allo scavo stratigrafico”, in : Settis & Parra 2005, 298-321.
- Panvini, R. (2001) : *La nave greca arcaica di Gela*, Palerme.
- Parker, A. J. (1992) : *Ancient Shipwrecks of the Mediterranean and the Roman Provinces*, Oxford.
- Pedrazzi, T. (2005) : “Modelli orientali delle anfore fenicie arcaiche d’Occidente”, in : *Atti del V Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici (Marsala-Palermo, 2-8 ottobre 2000)*, Palerme, 463-471.
- Pelagatti, P. (1982) : “I piu’ antichi materiali di importazione a Siracusa, a Naxos e in altri siti della Sicilia Orientale”,

- in : *La céramique grecque ou de tradition grecque au VIII^e siècle en Italie centrale et méridionale*, Naples, 113-180.
- (1995) : “Le anfore commerciali”, in : *Corinto e l’Occidente : atti del trentaquattresimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 7-11 ottobre 1994*, 403-416
- Pelagatti, P. et G. Voza G., éd. (1973) : *Archeologia nella Sicilia Sud-Orientale*, Naples.
- Petacco, L. (2003) : “Anfore fenicie, anfore pithecusane, anfore etrusche : considerazioni sul modello tirrenico”, *Miscellanea Etrusco-Italica*, 3, 37-69.
- Pfaff, C. A. (1988) : “A Geometric Well at Corinth : Well 1981-6”, *Hesperia*, 57, 21-80.
- (1999) : “The Early Iron Age Pottery from the Sanctuary of Demeter and Kore at Corinth”, *Hesperia*, 68, 55-134.
- Pomey, P., L. Long et J.-C. Sourisseau, éd. (2002) : *Les Étrusques en mer. Épaves d’Antibes à Marseille*, Aix-en-Provence.
- Ramon Torres, J. (1995) : *Las ánforas fenicio-púnicas del Mediterráneo central y occidental*, Barcelone.
- Ridgway, D. (1984) : *L’alba della Magna Grecia*, Milan (traduction française : *Les premiers Grecs d’Occident. L’aube de la Grande Grèce*, Paris, 1992).
- (1998) : “L’Eubea e l’Occidente : nuovi spunti sulle rotte dei metalli”, in : Bats & d’Agostino 1998, 311-322.
- Rizzo, M. A. (1990) : *Le anfore da trasporto e il commercio etrusco arcaico. Complessi tombali dall’Etruria meridionale*, Rome.
- Rolle, R. et K. Schmidt, éd. (1998) : *Archäologische Studien in Kontakt-zonen der antiken Welt*, Hambourg.
- Schnapp, A. (1999) : “Les voies du commerce grec en Occident”, in : *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale, Actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet, Rome-Naples, 15-18 novembre 1995*, CollEfr 251, Rome, p. 63-69.
- Settis, S. et M. C. Parra, éd. (2005) : *Magna Graecia, archeologia di un sapere*, Milan.
- Sourisseau, J.-C. (2011) : “La diffusion des vins grecs d’Occident du VIII^e au IV^e s. av. J.-C. Sources écrites et documents archéologiques”, in : *La vigna di Dioniso. Vite, vino e culti in Magna Grecia, Atti del 49^e Convegno di Studi sulla Magna Grecia (Taranto, 2009)*, Tarente, 145-252.
- Stampolidis, N. C., éd. (2003) : *Sea Routes...: from Sidon to Huelva, Interconnections in the Mediterranean, 16th-6th c. BC*, Athènes.
- Stea, G. (1997) : “Anfore commerciali”, in : *Ricerche archeologiche all’Incoronata di Metaponto. 5. L’oikos greco del saggio H. Lo scavo e i reperti*, Milan, 35-51.
- Yntema, D. G. (1993) : “The Settlement of Valesio, Southern Italy. Final Report on the Field Survey”, *BaBesch*, 68, 1-49.
- Zevi, F. (1995) : “Demarato e i re ‘corinzi’ di Roma”, in : *L’incidenza dell’antico. Studi in memoria di E. Lepore, I*, Naples, 291-314.

